

derrière les bois une grande lueur rougeâtre qui illumina tout le ciel. Plusieurs courageux villageois qui étaient allés aux nouvelles, rapportèrent que les Prussiens avaient mis le feu, en se retirant, à une ambulance, et que de nombreux blessés avaient péri dans les flammes qu'activait un vent assez violent.

Ah! la triste veillée de Noël! Non, personne ne songeait à faire réveil-lon, pas même nous, les enfants! On se souvenait, comme d'un rêve du beau boudin et du vin chaud sucré dans lequel on trempe les rôties de pain bis. Comme tout cela était loin!... Toutes les mères pleuraient et beaucoup d'orphelins prenaient le deuil du père qu'ils avaient aimé. Mes cousins rêvaient de fusils et de sal-res magiques qui eussent exterminé les Prussiens jusqu'au dernier. Mes cousines et moi, moins belliqueuses par tempérament et déjà plus pratiques par nature, nous faisons à longueur de jour, des kilogrammes de charpie pour les pauvres blessés. Tout le vieux linge fin de la maison y avait passé et nous en récoltions chez toutes nos amies. C'était notre manière à nous, les filles, de servir la Patrie. Les garçons ne songeaient qu'à donner la mort; nous, au contraire, nous travaillions à conserver la vie.

...Voilà qu'au plus profond de cette nuit de Noël, dans le silence impressionnant de l'hiver que rompt seul le craquement du givre étreignant les branches sèches, je crus entendre marcher sur le gravier du parc, sous les fenêtres de la chambre que je partageais avec Paulette, l'aînée de mes cousines. Dressée sur mon lit, j'écoutai, gênée d'abord par les battements tumultueux de mon cœur; puis mon émoi se calmant par degrés, j'aperçus distinctement un murmure de voix. Plus de doute, il y avait quelqu'un en bas. Qui cela?... des voleurs, peut-être, ou bien... si c'étaient les Prussiens?...

Je dégringolai du lit et à la lueur du feu mourant, je marchai vers la fenêtre, soulevai le rideau et regardai dehors. Je dois confesser que ma bravoure n'alla pas tout de suite jus-

qu'à ouvrir la fenêtre. Toute seule, je n'osais pas. Je vins réveiller Paulette que je mis au fait en deux mots et nous sentant en nombre — pensez que nous étions deux, dont la plus vieille avait douze ans! — nous ouvrimes la fenêtre. Elle ne grinça qu'à peine. Puis j'écartai la jalousie et nous penchant, nous regardâmes au dehors.

La lune donnait en plein sur la pelouse. Au contraire, la maison avait, au pied, un grand ourlet d'ombre et dans cette ombre quelque chose d'indistinct remuait... On eut dit deux êtres dont l'un portait quelque chose de blanc sur la tête. L'autre... ah! mon Dieu! l'autre était un homme couché par terre, tout de son long, une sorte de grand fantôme noirâtre ou plutôt la forme d'un fantôme à peine visible sous une draperie noire.

Paulette m'enfonçait ses ongles dans le cou. Et tout d'un coup, elle dit tout bas ce que je pensais au dedans de moi-même:

—C'est le fantôme de papa.

Ni elle ni moi ne fûmes étonnées. N'avait-il pas promis de "revenir"? Mais alors, pourquoi n'entraît-il pas?... Les fantômes ça n'a pas besoin qu'on leur ouvre les portes puisque ça peut passer même à travers les murs. Paulette et moi, nous le savions bien car nous connaissions toutes les façons d'agir de ceux qui reviennent de l'autre monde. Et nous n'étions pas effrayées. Pourquoi mon oncle qui aimait tant ses enfants leur aurait-il fait du mal après sa mort?

Car nous ne doutâmes pas un instant qu'il ne fût mort et que ce ne fût son ombre. Aussi la pensée ne nous vint-elle pas de l'appeler, de lui parler...

—Viens, dis-le à Paulette, allons chercher ta mère.

Nous courûmes à la chambre de ma tante. Aux premiers mots, elle jeta un cri étouffé.

—Henri! Henri! ô mon Dieu!...

Eperdue, elle sonna de toutes ses forces. Ce violent carillon réveilla tous les gens de la maison. Sans les attendre, elle courut en bas, débarras elle-même la porte close, par pruden-

ce, de barreaux de fer, et se dirigea vers l'angle de la maison où gisait le fantôme...

Là, il y avait une sœur de Charité penchée sur un homme étendu à terre, qu'un grand manteau défendait du froid.

—Vite, vite... il va mourir s'il n'est pas secouru... Il a perdu tant de sang!... dit la sœur.

Les domestiques, accourus derrière leur maîtresse, relevèrent le blessé sans connaissance. Aux lumières du vestibule, ma tante le reconnut. C'était son mari, c'était mon oncle. C'était bien lui et non son fantôme, mais lui blessé, sanglant, à demi-mort... On le porta là-haut, dans le lit encore chaud de ma tante. La sœur, sans perdre de temps, demanda du linge, de la charpie, de l'eau tiède et enlevant le bandeau qui cachait le front du malheureux, elle pansa sa blessure... Puis aidée par ma tante qui chauffait les serviettes devant le feu ranimé, elle frictionna doucement la poitrine. Puis elle s'aperçut que les pieds demeuraient glacés; bien que déchaussés, le sang paraissait les avoir à jamais abandonnés. Alors, Paulette et moi, nous montâmes sur le lit, chacune de notre côté, et nous primes les pauvres pieds meurtris dans nos mains, les réchauffant de notre haleine, les appuyant contre notre poitrine... Sous les battements de nos cœurs d'enfants, le sang revint aux extrémités. Le blessé ouvrit les yeux, jeta autour de lui un regard égaré qui, bientôt, s'extasia de bonheur en reconnaissant ma tante penchée sur le lit... un sourire entr'ouvrit ses lèvres pâles. De sa main gauche, la seule valide, il montra la religieuse à sa femme:

—Cet ange m'a sauvé... dit-il tout bas.

La sœur ne parut pas avoir entendu. Elle alla vers le foyer où chantait la bouilloire, mit du sucre dans un verre, versa dessus de l'eau chaude, puis de l'eau de fleurs d'oranger, porta le breuvage à son malade, le fit boire doucement, cuillerée par cuillerée... Puis elle se retourna, posa le verre à demi vide sur la table,